

Le front du cachalot

Carnets de fureur et de jubilation

labarquedor@gmail.com

labarquedor@gmail.com

Pierre Le Vigan

Le front du cachalot

Carnets de fureur et de jubilation

labarquedor@gmail.com

A Alain de Benoist

Présentation de Michel Marmin

Pierre Le Vigan est un penseur sensuel. La profondeur de ses vues tient d'abord au fait que ce sont précisément des vues, c'est-à-dire qu'il n'avance rien qu'il n'ait personnellement senti, éprouvé, expérimenté. Le lecteur sera d'ailleurs frappé par l'importance que le corps occupe dans ses carnets. Le corps, avec ses grâces et ses disgrâces, ses joies et ses douleurs, Pierre Le Vigan en est l'arpenteur le plus tenace et le plus généreux que je connaisse. Car le corps, ce n'est évidemment pas seulement celui des femmes, dont il parle au demeurant avec tendresse, respect, et une sûreté dans le coup d'œil que l'on aimera à qualifier de picturale ; c'est aussi le corps des sociétés humaines qu'il ausculte avec l'instinct quasi infaillible de ces vieux médecins de famille qui diagnostiquaient trop bien les maux pour ne pas se méfier des remèdes !

Pierre Le Vigan se garde des solutions toutes faites, que ne proposent jamais que ceux qui ne voient pas les problèmes. Les problèmes, Pierre Le Vigan, lui, les voit, dans leur complexité, leur irréductibilité, leurs contradictions : c'est ce que Péguy appelait être fidèle au réel. Dans une ère, la nôtre, où les réalités tendent à s'effacer derrière leurs simulacres, cette capacité à les remettre au premier plan est une qualité rare, et énorme, parce que, comme le dit César dans **De bello civili** [la Guerre Civile], « nam plerumque in novitate rem fama antecedit »*. Pierre Le Vigan n'est pas impressionné par **fama** **, mais par **res** *** !

Penseur sensuel, penseur réaliste. Mais pour voir le réel, encore faut-il avoir de bons yeux, un bon angle de vue. En philosophie comme en art, le regard est d'abord une question de rectitude, donc de morale. Si Pierre Le

Vigan n'est pas à proprement parler un «moraliste», il est assurément un philosophe moral. Il dit les choses, non avec la hantise de l'erreur, mais du mensonge, celui-ci étant infiniment plus grave que celui-là. L'erreur est humaine, le mensonge est inhumain. C'est pourquoi le lecteur s'accordera toujours avec Pierre Le Vigan, même dans l'erreur si jamais elle advient.

* « Généralement, le bruit que fait un événement impressionne beaucoup plus que l'événement même » (traduction de la collection de la Pléiade). Littéralement : « Car souvent lors d'un événement nouveau la renommée l'emporte sur la réalité. »

** les « on dit », bruits rapportés. Aujourd'hui on dirait : la médiatisation des faits.

*** la chose même

MM

Avant-propos de l'auteur

Ce livre regroupe des carnets portant sur des sujets très variés. Pourquoi les avoir réunis sous le titre « Le front du cachalot » ? Par allusion à un célèbre roman.

Dans *Moby Dick*, l'écrivain américain Herman Melville met en scène le duel entre un capitaine de navire et un cachalot ('sperm whale') dont le nom est précisément Moby Dick ('dick' désignant en argot anglais le pénis). Le narrateur est Ismaël, un orphelin, un sans père, un être incréé. La mer est dans *Moby Dick* un espace mythique, comme la « prairie » américaine. Au-delà de l'immensité, c'est l'immense même.

L'œuvre de Herman Melville illustre au plus haut point le fait que l'écriture est un mouvement de dévoilement jamais abouti, qui découvre les choses en même temps qu'il les recouvre. L'écriture est une *aletheia* (exactement une négation de l'oubli, donc l'oubli de l'oubli).

Dans *Moby Dick*, le front du cachalot est comme la figure de proue sculptée sur les navires. Tel le front de Caïn, le front du cachalot porte des signes divins.

« *Cain*. - Que veux-tu faire de moi ?

L'ange. - Poser sur ton front la marque

Qui t'absoudra des actes terribles que tu as commis.

Cain. - Non, que la mort me frappe ! » (*Cain*, par Lord Byron, 1821).

Ainsi, le front du cachalot est tel le front de Caïn tandis que sa nageoire émergeant de l'eau « fait office d'instrument d'écriture et joue le rôle d'un stylet dont la pointe aiguisée déchire la surface marine » (Béatrix Pernelle). Pour nous comme pour Ismaël (ou Ishmaël), être au monde, c'est essayer de « déchiffrer le terrible front chaldéen du cachalot ». C'est pourquoi le front du cachalot constitue l'emblème de ces carnets.

Ces « carnets » ont été rédigés de 2001 à 2008. C'est un peu l'équivalent d'un carnet de croquis pour un dessinateur ou un peintre. On y trouve l'ébauche d'articles plus longs qui ont parfois été écrits, ou non, et bien des incises brèves ou citations.

Le registre des carnets n'est pas tout à fait celui d'une chronique. Il y entre plus de liberté. Dans une chronique, il est difficile de ne pas parler d'évènements que tout le monde trouve marquants. Or, je ne commente pas systématiquement ce qui pour beaucoup a été important. Il n'y a pas dans les carnets une contrainte de régularité comme il en existe pour la chronique dans un journal hebdomadaire (comme *La paille et le grain*, 1975, chroniques de François Mitterrand dans *L'Unité*). Le carnet est de l'ordre d'un bloc-notes. C'est donc un bloc-notes sur des sujets épars que je propose à la lecture d'esprits que j'imagine curieux, buissonniers, mais aussi épris d'une certaine rigueur. Car l'écriture foisonnante n'est pas le contraire, je l'espère, d'une écriture exigeante quant à l'importance des sujets abordés, voire quant à la forme.

Peu de temps après avoir commencé l'écriture de ces carnets, Michel Marmin m'a proposé d'en publier une page régulièrement dans *Eléments*, le magazine de la « Nouvelle droite ». De là est venue la publication d'extraits choisis selon des critères à vrai dire peu définis, si ce n'est une certaine variété, et parfois un minimum de rapport avec l'actualité des idées et des faits. Je faisais une première sélection et au sein de celle-ci je laissais à Michel Marmin le travail d'effectuer un dernier tri.

Ces carnets sont donc moins une chronique, même si ils ont connu une parution régulière, qu'une sélection

faite dans une masse de notes nettement supérieure à ce qu'*Eléments*, magazine trimestriel, pouvait publier. Ces carnets ne sont pas non plus exactement un journal. Ce dernier genre peut être bien entendu très intéressant. Il mêle la météorologie de l'âme et, dans le meilleur des cas, des réflexions qui nous engagent tous. Un journal peut bien sûr être philosophique, tel celui de Bruce Bégout. Le principe du journal comporte toutefois une dimension intime que l'on ne retrouvera pas dans ces carnets. Certes, la simple évocation de thèmes et d'angles d'analyse dit quelque chose, en filigrane, de l'auteur. On met toujours de soi-même dans l'écriture – et même dans des considérations « théoriques », et d'ailleurs dans ce cas souvent plus qu'on ne le souhaiterait.

Constatons donc que ces lignes s'approchent d'un journal non intime : c'est justement cela que l'on appelle des « carnets ». Ces lignes ont toujours été écrites dans l'intention de parler aux autres. Si c'est une auto-analyse ce ne l'est certainement pas dans un sens individuel, et ce n'est aucunement volontaire, mais c'est peut-être dans le sens d'un "nous". Comment sommes-nous dans ce monde ? Comment nous comprenons-nous dans ce monde ? Telles sont les questions qui n'ont cessé de me guider. On verra ainsi que si j'ai abordé bien des thèmes, j'avais toujours une boussole, une étoile, et peut être un dieu. « J'aime les écrivains qui n'écrivent pas pour eux », disait Jean Mabire. C'est ainsi que j'entends les choses.

J'ai essayé, dans ces carnets, d'être précis. Ce n'est pas la même chose qu'être juste. Ce n'est pas toujours la même chose non plus que d'être nuancé. C'est la forme forte, affirmative, généreuse, de la nuance. « Nous pensons à travers les mots et mal nommer les choses ajoute au malheur du monde » disait Albert Camus.

Inutile d'en rajouter. Si le lecteur juge que j'ai pu le faire, qu'il soit clair que c'est par mégarde !

Les notes que l'on lira, rassemblées dans ce livre, sont présentées dans l'ordre de leur écriture, de fin 2001 à l'été 2008 (elles se poursuivent d'ailleurs). Il eut été possible de les regrouper par thèmes mais cela n'aurait sans doute pas emporté la conviction du lecteur. Pourquoi ? Le plus difficile n'aurait pas été de définir un certain nombre de thèmes : le travail, l'amour, la sexualité, la politique, le libéralisme, les « bo-bo » (bourgeois-bohème), la gauche, la droite, l'idéologie des droits de l'homme, la dépolitisation... . D'autres sujets encore. Mais ils sont abordés sous forme de brèves, d'images, de scolies (strophes, notes, souvent lyriques ou poétiques), d'incidentes (que les linguistes appellent parfois « constructions parenthétiques » – entendons par là « en forme de parenthèse » !). Le lecteur sera donc invité à un « ragoût », – qui veut dire « raviver le goût », en d'autres termes, faire mieux sentir ce que l'on sent, ou que l'on voit d'habitude sans y penser –, un ragoût de commentaires sur les livres et la vie et les arts, une fricassée d'humeurs, de fureurs, de portraits et parfois de fantaisies.

Et surtout, ce qui fait, selon les cas, que ces carnets sont de fureur ou de jubilation, et parfois de jubilation d'être en fureur, ou en fureur de jubiler, c'est l'enchevêtrement de ces thèmes, de tous ces thèmes, dont seuls quelques-uns ont été évoqués, aussi divers soient-ils : l'essentiel dans beaucoup de choses, c'est l'entre-deux.

ooo

Ma thèse, ou plus simplement mon point de vue, c'est que *tout se répond*. Effet papillon. Tout est en correspondance avec tout. Tout répond à tout et tout

retentit sur tout. Ainsi, et par exemple, l'extrême auto-contrôle des relations sociales (l'obligation de courtoisie, pas un mot plus haut que l'autre) répond à la grande violence du monde du travail, de ses licenciements arbitraires, de ses délocalisations brutales, de son hypocrisie magistrale. Ma thèse, c'est que la fragilité des liens sociaux (dans une certaine mesure bien sûr ; ce qui fait système ne se réduit pas pour autant à la mise en système) répond à l'exigence libérale de fluidité qui s'exprime dans le monde du travail où les ressources humaines sont jetables car considérées comme renouvelables. La fragilité des liens amoureux, amicaux, sociaux répond à cette exigence de fluidité qui s'exprime aussi dans le domaine des objets (on les jette, on ne les répare plus), dans l'exigence de performance (on ne garde que ce qui est « au top », les collaborateurs d'une entreprise, les amis, les amants, les ordinateurs portables). Autre exemple : l'individualisme répond à la crise de la représentation. On ne croit plus à la capacité du politique de changer l'avenir, on ne croit plus à la médiation du politique, chacun se replie ainsi sur sa sphère privée.

La crise des identités collectives à grande échelle, celle qui se constituaient en « grands récits » (celui des Chrétiens, des progressistes marxistes, des nationalistes, etc) se traduit maintenant par les identifications à des tribus, comme l'a bien analysé Michel Maffesoli, mais sans que cela n'amène l'émergence de nouveaux corps politiques.

Dans le domaine de l'art, l'esthétique directement figurative, après avoir épuisé ses capacités créatives, s'est sabordée au profit de l'abstrait. Ce qui répond à cela est la redécouverte d'autres formes de figuration, qui vont chercher à exprimer directement la matière, les forces primordiales, le chaos (Georges Brunon), ou encore, par exemple, l'éternité d'une présence affrontée

aux différentes lumières du jour et de la nuit (ainsi les façades de l'hôtel des Roches Noires de Jean-Baptiste Sécheret).

Correspondance encore. La « misère du monde » dont a parlé Pierre Bourdieu est à la fois une misère dans le monde et une misère de ce monde, capitaliste et bourgeois, qui exclut comme jamais, qui crucifie les âmes comme jamais, qui prostitue les valeurs comme jamais. La misère de ce monde est la somme de nos propres misères individuelles.

Mais il y a un autre monde déjà-là, qui est le monde de la critique déjà agissante dans le monde d'ici, qui est le monde de la révolution des façons de voir qui déjà révolutionne quelque chose dans le monde d'ici. Marcel Gauchet disait récemment qu'il faut, pour réinventer la démocratie, partir de la conscience qu'ont les hommes de leur situation (« la nécessaire prise en compte de la conscience que les acteurs ont de leur situation » in *Le Magazine littéraire*, février 2008, p. 94). C'est l'ambition de ces carnets « De fureur et de jubilation ». C'est l'ambition de dire : voilà où nous en sommes, voilà pourquoi nous en sommes là, voilà ce que cela nous fait d'en être là, voilà ce que la modernité fit de nous – bien et mal –, voilà l'écart entre ce que nous pouvons être et ce à quoi nous sommes aujourd'hui réduit. Et peut-être : voilà les chemins d'une nouvelle amplitude du monde. Voici les voies pour renouer une haute appartenance au monde.

J'ai une conviction : nous sommes confrontés à une époque vulgaire, et d'une vulgarité rarement atteinte auparavant car tout simplement inimaginable hors d'une société de la marchandisation totale. (« Je hais mon époque de toute mes forces », a écrit Antoine de Saint-Exupéry). Or, nous valons mieux que cette époque. Nous valons mieux que les icônes de cette époque. Nous valons mieux que les rois de cette époque

– les rois de l’argent, et de la vitesse, de la performance. C’est ce que j’ai voulu exprimer, montrer, et parfois illustrer.

La révolte a déjà une valeur. Mais pour être digne de sa valeur, elle doit mener au travail. L’autre civilisation, une civilisation post-capitaliste, celle d’un pays où les hommes redécouvrent le rapport d’amour avec leur terre, c’est affaire de travail, d’intervention dans les débats, de remises en cause, de recherches, de traductions de textes, d’initiatives culturelles, de projets artistiques. Construire une société qui unisse ceux qui ont des choses à faire ensemble, de grandes choses à faire, pour construire de nouveaux « grands récits », c’est encore affaire de travail. Rien ne sera donné. Beaucoup peut et doit être conquis. Le beau est possible, le juste est à portée de révolution, l’équitable est raisonnable. Un autre monde que celui que nous avons sous les yeux attend notre volonté et notre travail pour surgir, tel un « soleil blanc [...] qui brille à travers les nuages gris » (Kenneth White).

PLV

Le front du cachalot – carnets de fureur et de jubilation

Jean-Louis Bory expliqua un jour que pour Céline la réalité de la vie c'est la mort (in *Magazine littéraire*, « Céline », 116, 1976) - ce qui est exactement, mot pour mot, le point de vue de Clément Rosset. Et Jean-Louis Bory d'affirmer que la vie reprend toujours le dessus, « même si les Chinois étaient à Cognac ». Pourtant, c'est Jean-Louis Bory qui s'est suicidé. Pas Céline. Comme quoi l'*aménagement* du pessimisme que pratiqua Céline peut permettre de faire de vieux os.

Gabriel Matzneff – écrivain de valeur –, a un travers moderne : l'obsession de l'effectivité. Dans son cas, tout ce qui est baisable doit être baisé. Question de tempérament sans doute. On peut avoir un autre principe : il y a du plaisir à ne pas prendre ce qui est prenable. C'est d'ailleurs ce que dit Montherlant, pourtant vrai chasseur de fesses, mais ici très supérieur à Gabriel Matzneff.

Le tango épuise le fond même de la mélancolie et de tout romantisme morbide. Il ouvre ainsi à une musique au-delà de tout *pathos* (domination des passions).

Choses vues. Un vieil homme (blanc) tombe dans le métro. Deux ravissantes noires - africaines plutôt qu'antillaises me semble-t-il - l'aident à se relever et à marcher. Vous vous

imaginez, ayant vu cela, et criant le lendemain dans une manifestation : « les immigrés dehors ? »

Scène de socialité primaire - au sens de Bourdieu qui distingue la socialité de la sociabilité. Je rentre à minuit. J'achète une soupe (aux légumes ; l'influence de la diététique de Matzneff ?) et un Orangina pamplemousse. Je n'ai pas assez de liquide sur moi. L'épicier arabe me dit : « Donnez ce que vous avez, cela ira ; il faut bien que vous mangiez ». Et après cela ... voir remarque précédente.

Tango encore. Rarement danse exalte autant la féminité. Rarement danse pousse-t-elle les femmes à être ce qu'elles sont au fond, à savoir profondément bonnes : attentives, humaines, fraternelles. Attention aux nuances : dans le tango, les femmes sont libres - mais non pas « libérées ».

Dans le tango, l'homme doit toujours avancer. Il dessine ainsi un *topos* tel celui d'Apollon dont la flèche s'enfiche en terre, et toujours plus loin marque l'avancée à faire (cf. Philippe Forget, *L'Art du comprendre*, 10, juin 2001).

L'Histoire de France de Marc Ferro (Odile Jacob, 2001). Enfin une histoire qui présente les virtualités, qui explique les conséquences des vues du monde des acteurs. Non point une histoire sans pesanteurs historiques (la démographie pèse, la géographie importe, etc), mais une histoire dans laquelle les déterminations ne sont pas présentées comme inéluctables. Un exemple : il est question des atouts qu'avait encore Napoléon en 1812, qu'il avait encore en 1813, et qu'il n'a pas su ni voulu voir. L'histoire ne manque pas de carrefours, d'endroits d'où l'on peut *bifurquer*. Encore faut-il les *voir*.

« Le goût du courage est très répandu connu surtout sous le nom de goût du risque. En subtilisant beaucoup on trouverait peut-être qu'il est un signe de sous-vitalité : on risque pour donner du ton à sa vie ». Nietzsche ? Non. Montherlant. Je pense parfois qu'effectivement, d'une certaine façon, « on ne meure pas puisqu'il y a les autres » (Aragon) ; du moins il y a *certains* autres, qui ne pensent pas *comme vous* mais à *partir du même lieu* que vous, et d'où on a, pour qui sait voir, exactement *le même point de vue*. Considération accessoire : la pensée n'est rien (et la "personnalité" de celui qui pense : moins que rien), la topographie est tout. "D'où parlez-vous ?". C'est effectivement la question essentielle. Nietzsche appelait cela : écrire avec son sang (nous savons, Friedrich, que c'est ce que tu faisais).

La paranoïa : elle ne met pas en cause l'unité de l'expérience vécue. Rien ne « dépayse » vraiment le paranoïaque, rien ne le déstabilise : il transporte avec lui son monde, pour lui bien plus réel que tout autre (lire à ce sujet Lily de Vooght dans *L'art du comprendre*, 10, juin 2001). C'est sa force. C'est aussi sa limite : l'autisme.

Etonnant style de Philippe Forget : à la fois sec, court, aphoristique, et baroque. Classique et baroque donc. Masculin et féminin. Qu'il puisse y avoir une austérité du baroque, un jansénisme du baroque n'est pas le moindre des paradoxes. Ce n'est pas « l'austère qui se marre » c'est le baroque qui se révèle finalement austère.

Christophe Donner (« L'empire de la morale » dans *Le Figaro*, 20 août 2001) : il se prononce contre la folie d'unir, au

sens d'unifier et de tout uniformiser. Contre le communisme. Contre l'assimilation. « L'assimilation devient un fantasme aussi barbare que l'élimination. L'idée qu'à la faveur du grand métissage tous les problèmes de races auront disparu, c'est un délire qui ne signale aucune bonté mais une paresse intellectuelle très dangereuse. Le "grand métissage" fera au contraire de chaque être humain le prototype d'une race à part, multipliant les "problèmes de races" par cent millions. L'identité de chacun ne se fera qu'au détriment de l'identification de tous, ce qui exigera de l'espèce humaine un travail religieux mille fois plus intense ». Lucide constat. Evidemment, ce n'est pas dans l'esprit du temps.

Dimanche 22 septembre 2001. Henri Alleg parle sur France Inter. Je n'ai pas une sympathie particulière pour les compagnons de route du FLN, parti globalement inepte, inapte et raciste anti-français qui a précipité l'Algérie non seulement dans une catastrophe économique, mais surtout politique et morale, catastrophe qui fait peine à voir. En outre, il est bien certain qu'avec 1000 fois moins de violence et un peu plus de sens politique - comme l'ont eu les indépendantistes indiens - l'Algérie serait aussi devenue indépendante, avec 4 ans de retard tout au plus. Mais écouter Alleg n'évoque pas seulement cela. C'était tout de même quelque chose que d'être communiste, et, à l'occasion, de se faire torturer pour ses idées. Chapeau bas. Quand on voit à quoi sert maintenant le beau bâtiment du siège du Parti communiste, place du Colonel Fabien : à des défilés de mode, à des concerts de rap, on se dit qu'un communiste normalement constitué devrait, en pensant à ce qu'a fait Robert Hue du PCF, être particulièrement déprimé.

« Il me semble reconnaître chez les hommes les plus forts, un point vulnérable qui les raccorde à l'enfance, à une sorte d'originelle pureté. Chez les femmes, ce même point les relie toujours à l'avenir, c'est-à-dire à la nécessité, à l'utilité, et je

préfère le premier secret au second », écrit Odette Joyeux (*La Parisienne*, n°1, janvier 1953). Bien vu. Cela ne serait pas une mauvaise idée si, aujourd'hui, les femmes s'intéressaient un peu à ce que sont vraiment les hommes avec qui elles couchent (ou non d'ailleurs); il est vrai que cela demanderait du travail, et que l'amour est un travail. Et ce à une époque où ce qui est *in*, ce sont les loisirs.

Michel Houellebecq n'a pas « toujours raison » (contrairement à qu'un slogan disait de Mussolini), mais il doit toujours *vrai*, ce qui est beaucoup mieux. « Au fond, se demandait Michel, en observant les mouvements du soleil sur les rideaux, à quoi servaient les hommes ? Il est possible qu'à des époques antérieures, où les ours étaient nombreux, la virilité ait pu jouer un rôle spécifique et irremplaçable ; mais depuis quelques siècles, les hommes ne servaient visiblement à peu près plus à rien. Ils trompaient parfois leur ennui en faisant des parties de tennis, ce qui était un moindre mal ; mais parfois aussi ils estimaient utile de *faire avancer l'histoire*, c'est-à-dire essentiellement de provoquer des révolutions et des guerres » (*Les particules élémentaires*). On notera que Houellebecq ne joue pas de l'humour, dont il explique ailleurs qu'il ne sert à rien. L'effet d'humour vient du strict énoncé de la réalité. C'est vraiment, au sens littéral, la politesse du désespoir (Accessoirement, cet extrait montre que, contrairement à ce que disait un écrivain [Paul Léautaud ?], on peut faire un très bon usage du point virgule).

« Il est des moments ultimes que la conscience dilate, comme une arche, pour accueillir tous les êtres que le coeur a nourris et qui, par une violence venue du dehors, vont périr ». ? ? Extrait de Jean-Christophe Rufin, *Rouge Brésil*, Gallimard, Prix Goncourt 2001. Une phrase tarabiscotée, bancale, ridicule. Monsieur Rufin, vous n'avez pas le droit d'aimer la littérature à ce point-là.

Sensualité, grâce, assurance autant qu'infinie douceur dans cette phrase : « Nous pensons aujourd'hui que Michel Djerzinski est entré dans la mer » (Houellebecq). Savoir que : « nous pensons maintenant ... » aurait été une phrase manquée.

« Il faut se souvenir de la place centrale qu'occupaient, pour les humains de l'âge matérialiste (c'est-à-dire pendant les quelques siècles qui séparèrent la disparition du christianisme médiéval de la publication des travaux de Djerzinski) les concepts de *liberté individuelle*, de *dignité humaine* et de *progrès*. Le caractère confus et arbitraire de ces notions devait naturellement les empêcher d'avoir la moindre efficacité sociale réelle - c'est ainsi que l'histoire humaine, du XV^e au XX^e siècle de notre ère, peut essentiellement se caractériser comme étant celle d'une dissolution et d'une désagrégation progressives » (Houellebecq, *Les particules élémentaires*). C'est en somme un résumé des thèses de Pierre-André Taguieff dans *Du progrès*. (Essai, Libro, 2001).

Dans *La Conscience*, de Natalie Depraz (Armand Colin, 2001), nous lisons un commentaire sur la psychiatrie existentielle, qui est plutôt une anthropologie des troubles de la psyché. Au sein de ce courant important se situe Wolfgang Blankenburg. Nous abordons ici une réflexion – à visée très pratique, opératoire dirait-on aujourd'hui, puisqu'elle vise à *soigner* – sur les formes atténuées, « pauvres » de la schizophrénie, qui, par leur proximité d'avec la normalité permettent de penser le passage de l'un à l'autre état. L'idée principale, développée ensuite par Arthur Tatossian, est que le soin de la schizophrénie passe par l'empathie, par une relation de confiance et presque d'amitié entre le soignant et le malade qui évite à ce dernier de « partir », c'est-à-dire de quitter le sol de la compréhension commune de soi et des autres, qu'on

appellera plus brièvement « le sol familier du monde ». Comme toujours : pour comprendre est nécessaire le recours à l'intelligence, mais pour agir est nécessaire le recours au coeur.

Un cadeau de dernière minute à faire. Idée : un Marc-Aurèle de ma bibliothèque. Le plaisir est double : offrir et me donner l'occasion de racheter Marc-Aurèle.

L'histoire de l'Occident montre que la curiosité a fait autant de dégâts dans les cultures du monde que l'oppression.

Houellebecq souligne que si l'écriture n'est pas en soi un plaisir, il y a plaisir à relire certaines phrases par soi écrites. Et de citer une phrase de *Plateforme* : « Valérie me manque ». C'est une phrase d'une totale banalité mais qui, pour de mystérieuses raisons, est, de fait, dotée d'un grand pouvoir d'empreinte. Et ce par sa sobriété même jointe à l'extrême précision de ce qu'elle dit : la séparation (mort ou rupture) est une atteinte à la rondeur du monde, une dérobage du sol même du monde. Il y a l'empreinte des odeurs, l'empreinte des corps, mais aussi l'empreinte de certains mots. Il faut lire ou relire là-dessus Boris Cyrulnik.

J'ai lu quelque part qu'Alain de Benoist avait une conception « molaire » du monde (le commentateur était-il un dentiste ?). La phrase est un peu énigmatique. Voici me semble-t-il une assez bonne définition d'un monde molaire : « Le monde que nous connaissons, le monde que nous créons, le monde humain est rond, lisse, homogène et chaud comme un sein de femme » (propos d'un personnage des *Particules élémentaires* de Houellebecq).

Guy Debord et la société du spectacle. Le thème est très à la mode. Pas sûr toutefois que la société n'ait pas changé de nature. Ne sommes-nous pas dans une société de l'intercommunication, où la distinction entre spectateurs et metteurs en scène est en voie de disparition (ce dont un Michel Serres se réjouit sans apporter quelque argument convaincant en faveur de ce phénomène). On croit aller voir les animaux du zoo, mais le spectacle, ce sont les visiteurs.

Fin décembre 2001. Mort de Léopold Sédar Senghor, père du Sénégal indépendant, admirable poète de langue française, ami de la France. A son enterrement, ni le Président de la République (française), ni le Premier Ministre n'ont estimé nécessaire de se déplacer.

La place du père dans le christianisme est une grande question. « Notre père ... ». Au fond, le postulat de base du christianisme c'est que la famille est *forcément* un échec et qu'il faut donc se trouver un père de substitution. « Notre père » c'est l'*autre* père, plus fiable que le père biologique. N'autre père, diront les lacaniens.

Lu des annonces dans la rubrique rencontres (appelée friendship) de FUSAC. Le texte des annonces est toujours significatif des valeurs dominantes : recherche « créatif », « positif », « naturel ». Après l'objet de la recherche, voyons le chercheur, qui est une « chercheuse ». Suis « épanouie » (c'est fou le nombre de gens épanouis qui sont seuls), « good-looking », « bien dans sa peau et dans sa tête », ... Dans les annonces, il y a même un « sud-africain qui joue de la flûte » (est-ce bien raisonnable ?), un « high-profile executive », ... et

une « JF 26 ans, américaine, grassouillette mais mignonne et enthousiaste, (qui) cherche JH 25-40, français, patient, adroit, pour m'apprendre sexuellement ».

Faut-il dire que les animaux ont des droits ? Méfiance. On commence par dire qu'ils ont des droits, on finira par dire qu'ils ont des devoirs, qu'il s'agit pour eux d'être animalelement correct, de ne pas manger les petites souris, ou, pire, de ne pas les tuer si on n'a pas l'excuse de vouloir les manger (impératif d'utilitarisme et interdiction du jeu), d'opérer un tri sélectif de leurs ordures, d'avoir un comportement de chasseur "citoyen", etc. Je ne sais donc pas si les animaux ont des droits. Par contre, une chose est sûre, nous avons des devoirs vis-à-vis des animaux.

« La terre intensément nous exauce, appesantit sur nous son étreinte,
Brûle, alimente un ferment. Des dieux, rocheux,
ligneux, rugeux,
Affermissent notre alliance. Ils gardaient,
inspectaient des îles mobiles.
Ils m'enjoignent d'être fidèle. »
Pierre Oster, *Paysage du tout*, Gallimard, 2000.

Le cinéaste britannique Ken Loach critique la déqualification et l'éclatement des professions du rail. A propos des travailleurs concernés, il note : « C'est plus grave qu'une question d'argent. Ils ont perdu bien plus que de l'argent : toute une manière de vivre, tout ce qui faisait la joie d'être ensemble et donnait une raison de se lever le matin. On voit l'esprit d'équipe se perdre au profit du "chacun pour soi". C'est tout le tissu social qui est affecté, pas seulement la qualité du travail. Les relations humaines se dégradent, la chaleur, l'humour, la solidarité. Il faut parler d'une sorte de

vandalisme » (*Le Figaro*, 2 janvier 2002). Oui, les sauvageons ne sont pas tous dans les banlieues, ils sont aussi dans les institutions, chez les capitalistes. Qui a le culte du gros argent se comporte en sauvageon.

La souffrance de l'immigrant est d'abord la souffrance de l'émigré. Celui-ci, par honte, minore l'expression de ses difficultés dans le pays d'arrivée auprès de sa famille d'origine et encourage ainsi à la poursuite de l'immigration. C'est ce que montre formidablement bien Abdelmalek Sayad (1933-1998), disparu peu de temps avant son ami Pierre Bourdieu, dans *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré* (Seuil, 1999, préface de P. Bourdieu). L'Eglise, qui en connaît un bout sur les hommes, comprend souvent bien cette souffrance. En témoigne le fait qu'elle organise dans les quartiers cosmopolites des grandes villes, des « fêtes des nations » et des « messes des nations », et non des « fêtes de l'intégration ». Bien entendu l'Eglise a des visées métropolitiques. Et alors ?

A propos des rapports entre marché et capitalisme. Jean-Pierre Lemaire fait justement remarquer sur le site internet du mouvement Alternative rouge et verte (AREV) : « C'est cette liaison intime (entre marché et capitalisme) qui rend inacceptable la formule de Jospin "Oui à l'économie de marché, non à la société de marché". Il est d'ailleurs très éclairant à ce sujet d'évoquer l'opération qui a consisté sans les années 80 à "réhabiliter" l'entreprise et à préférer au terme capitalisme trop négativement connoté celui d'économie de marché bien plus souriant et destiné comme d'habitude à présenter les rapports sociaux comme des faits naturels incontournables. Au final et quelles que soient les précautions de langage, il s'agit bien de la même chose. »

Entretien avec Jacques Siclier sur le cinéma français pendant l'Occupation (*Télérama*, 9 janvier 2002). Jacques Siclier défend justement Henri-Georges Clouzot dont le film *Le Corbeau*, sur la nausée des dénonciations anonymes, s'est vu refuser l'autorisation de diffusion en Allemagne pendant la guerre.

« Ce qui compte dans la vie et surtout dans la mort, c'est ce qui n'arrive pas » écrit Patrick Besson. C'est-à-dire que, ce qui compte vraiment, c'est ce dont on manque ?

31 janvier 2002. Radio Aligre. J'écoute un vigoureux démontage du système pseudo-littéraire actuel, de sa médiocrité et de son fonctionnement en circuit fermé sur le mode quasi-exclusif du renvoi d'ascenseur par Pierre Jourde, auteur de *La littérature sans estomac* (L'esprit des Péninsules, 2002). Pierre Jourde n'aime guère Michel Houellebecq, ce qui est son droit, mais semble surtout peu convaincu que tout soit permis dans le cadre d'un roman, y compris la mise en scène de personnages tenant des propos condamnés par la loi. Il faut bien sûr défendre ici sans restriction aucune le droit au blasphème. Ensuite, libre à chacun de s'exprimer sur ses préférences. Plus intéressant que cette incidente, Jourde note que Houellebecq ne croit pas au moi intérieur. Et en cela se rattache aux grands écrivains. En effet, tous les véritables écrivains « ne créent la différence individuelle que pour la mettre en question ». Houellebecq met de fait en question l'illusion du moi. Pour lui, l'individu *est* sa mort : à savoir que c'est sa souffrance comme préparation à la mort qui, seule, lui appartient en propre. Heideggerien, Houellebecq ?

Il faut savoir que Houellebecq se rattache, comme Proust, à l'héritage de Schopenhauer, pour la vision de la banalité du monde commun : une banalité sans dévalorisation. Mais c'est un monde commun hanté par un manque. Alain Besançon montre bien que la place que tient Auguste Comte chez

Houellebecq vient de ce qu'il a posé le problème de la survivance d'une société sans autorité spirituelle (*Commentaire*, 96, hiver 2001-2002).

Février 2002. Robert Hue n'en finit plus de courir après les paillettes. Tout ce qui « bouge » et paraît « branché » le fascine. Il semble vouloir s'adjoindre pour sa campagne présidentielle les services de Frédéric Beigbeder qui lui aurait beaucoup appris sur le capitalisme. Dans *Vacances dans le coma*, Beigbeder écrit : « Le fric permet la fête qui permet le sexe. » Alors, c'est cela qu'est devenu le projet du Parti communiste ? Le désenchantement du monde a de beaux jours devant lui.

Patrick Besson remarque très justement que les gens (les « vrais gens » comme disent les politiques et les journalistes qui les inspirent) souhaitent moins être « écoutés » qu'ils ne souhaitent entendre - enfin - des politiques qui auraient des choses à leur dire. En outre, quitte à être écoutés, comme ils le furent par Chirac se promenant avec son carnet de notes pendant la présidentielle de 1995, les Français aimeraient bien, tant qu'à faire, être compris. Mais c'est là beaucoup demander, et sans doute trop, aux politiques.

Début 2002. Histoire virtuelle. Dans les années 80, il y avait au parti communiste un personnage du 2^e cercle des dirigeants, un haut responsable de l'ANECCR, association nationale des élus communistes et républicains, un dirigeant au moins aussi important que Robert Hue, maire comme lui d'une ville moyenne de la région parisienne, un vrai communiste habitant une cité HLM difficile de sa commune et un homme cultivé de surcroît. Cet homme, c'était Pierre Martin, maire de Villeneuve le Roi dans le Val de Marne, qui habitait la cité Paul Bert. Il est mort brutalement en 1989. Qui

sait s'il ne serait pas aujourd'hui à la place de Hue ? Quand on connaît l'importance des personnalités dans les tournants politiques du P.C.F, l'évolution de celui-ci aurait pu être tout autre. Le P.C serait-il devenu national-populiste ? Il ne serait alors peut-être pas descendu où il est.

L'art de la politique est comme l'art de la guerre. Il convient de ne pas livrer toutes les batailles qui se présentent. Chevènement n'était ni candidat aux présidentielles de 1995, ni aux européennes de 1999. Etre présent tout le temps et partout n'a de sens que sur des positions très radicales et invariantes du type Krivine ou Laguiller. Notons que si le principe d'une politique radicale doit être : « ni marginalisation, ni normalisation », se normaliser à contre-temps est un moyen sûr de se marginaliser.

7 Février 2002. Jean-Marie Le Pen fait à l'évidence une campagne intelligente. C'est la vertu de la concurrence comme aiguillon : depuis que Bruno Mégret lui a reproché ses « erreurs de communication », il n'en fait plus.

Lecture du livre de Jacques Lecarme sur Drieu la Rochelle (*Drieu la Rochelle ou le bal des maudits*, PUF, 2001). Les biographies étant surabondantes, et, comme la psychanalyse, expliquant toujours moins qu'elles n'ambitionnent (connaît-on mieux Montherlant parce que l'on sait qu'il était notamment homosexuel ?), l'originalité du livre de Lecarme est de s'intéresser à l'écrivain Drieu, ce qui est bien le minimum qu'on lui doit. Drieu incertain de lui-même, mais souvent plein de finesse et de contradictions fécondes. La judicieuse approche de Lecarme met l'auteur du *Feu follet* en parallèle avec d'autres écrivains, tels Céline, Malraux, Brasillach, Berl, etc. Lecarme voit à juste titre dans Brasillach (qu'il n'aime pas comme romancier) un critique littéraire et de

théâtre plein de maturité (auquel il faut ajouter un fin critique de cinéma). A noter que le point de vue de Pol Vandromme sur Brasillach ne paraît pas très éloigné de celui de Lecarme puisque Vandromme ne voit pas en lui en romancier (je veux dire un grand romancier), mais avant tout un passionnant et passionné mémorialiste (Vandromme, *Bivouacs d'un hussard. Souvenirs*, La Table Ronde, 2002).

Dominique de Roux dit : « La passion amenant les souffrances, écrire est la séduction qui apaise puis sublime. A chaque livre, donc à chaque Femme, on revient un peu mieux à la vie. Goethe avoue à Weimar qu'il va mourir non parce qu'il est à la fin de sa vie mais parce que : "Je ne vais pas bien, car je ne suis pas amoureux, et personne n'est amoureux de moi" ». Ceci dit, écrire ne me paraît pas revêtir le caractère d'une séduction (une séduction de soi-même ?), qui serait une affaire en tout point peu sérieuse, mais me paraît être avant tout et principalement un travail. Et au fond un travail de survie.

Josyane Savigneau dans *Le Monde 2* (septembre 2001) s'interroge sur « Houellebecq et l'Occident ». Elle relève le féminisme foncier de Houellebecq ; les seuls personnages négatifs de ses livres sont des hommes. Bien vu Mme Savigneau : une perspicacité à développer dans tous les domaines.

Une parole chrétienne dit : « Deviens ce que tu reçois ». C'est une belle formule. Le mystère de l'incarnation, que l'on rencontre dans le seul christianisme au sein des monothéismes abrahamiques, ne manque pas de force. C'est au demeurant le seul aspect sympathique de ces religions axées autour d'un « méchant dieu » (Pierre Gripari), intolérant, brutal, mal élevé, intrigant et inélégant.

L'herméneutique des lieux est représentée notamment par Philippe Nys. Son thème est : comprendre ce qu'habiter veut dire. C'est sans doute l'une des questions les plus décisives, les plus importantes, et les plus méconnues de la pensée sur l'homme.

L'ACAT est l'association des chrétiens pour l'abolition de la torture. J'ai un point de vue simple sur la torture : je pense que c'est une abomination qui n'est jamais admissible, pour quiconque et quelles que soient les circonstances. Mais le principe « Zéro torture » a notamment pour corollaire : toute personne convaincue de terrorisme ou de complicité en ce domaine est immédiatement passée par les armes. Si on est contre la torture, on ne peut être aussi contre les exécutions sommaires – ou alors on ne fait pas de politique. Sachant que le terrorisme privé est souvent juxtaposé à un terrorisme d'Etat – ce qui ne suffit pas à le rendre admissible.

Limites du juridisme. Le discours du civisme, des droits et des devoirs est nécessaire mais il postule d'abord du lien social. La meilleure preuve en est la fiabilité plus grande des contrats non écrits, basés sur l'oralité et la confiance, par rapport aux contrats écrits, toujours susceptibles de recours, d'exception, de circonstances dérogatoires, ... « Que se passe-t-il dans les comportements, dans les subjectivités, quand le contrat n'a plus de contenu précis, qu'il ne protège plus de façon appréciable l'individu ? Je crois intéressant de creuser la part de subjectivité, de sentiments dans le contrat et dans la solidarité sociale : il y a, dans les formes inédites et insidieuses de contrat, des affects dont la nature demande à être précisée » écrit la sociologue Claudine Haroche (*Le Monde*, 3 et 4 février 2002).

Il y a une contradiction entre l'affirmation de droits universels (le droit au logement par exemple), et la pure et simple justice. Prenons l'exemple suivant. Si le « droit au logement » (affirmé par la loi du 31 mai 1990) est un droit sans contrepartie, par exemple s'il devient le droit de rester dans un logement sans acquitter une contribution adaptée à ses revenus, c'est bien évidemment une injustice faite à ceux qui paient leur loyer. De même, il serait très intéressant de demander aux immigrés en situation régulière ce qu'ils pensent de la régularisation des sans papiers et de l'accès aux mêmes droits et avantages sociaux pour les irréguliers que pour les immigrés ayant honnêtement respecté les lois du pays d'accueil. On aurait sans doute quelques surprises.

11 février 2002. Jacques Chirac se représente aux suffrages des français. Son message ? La France recule. Ou encore « elle ralentit » (langue de bois politicienne dépourvue de tout sens). Ce qui le prouve ? La faiblesse de nos armées, les frontières poreuses, la trop grande impuissance de notre diplomatie malgré les efforts et l'intelligence d'Hubert Védrine ? Pas du tout, c'est la baisse du pouvoir d'achat qui prouve le déclin de la France. Le programme de Jacques Chirac est de baisser les charges des entreprises - ce que la gauche a fait depuis plusieurs années, et ce qui au demeurant n'empêche pas la montée des prélèvements obligatoires. Il est frappant de constater que la droite libérale est au fond beaucoup plus économiciste que la gauche sociale-démocrate. Et donc beaucoup plus nuisible.

Début 2002. La droite est réduite à Chirac. Ce dernier est réduit à un état d'errance idéologique pathétique. C'est un SDF de la pensée. C'est la République des spectres. A une époque, on disait : « nous vaincrons parce que nous sommes

les plus forts ». Eux, ils vaincront peut-être parce qu'ils sont déjà morts.

Le 4 septembre 2001, j'écrivais ces lignes à l'occasion de la candidature de Jean-Pierre Chevènement, qui m'intéresse et m'attire : « L'action nécessaire répond à des principes : la République, la République pour tous, mais aussi la République qui a besoin de tous et dont tous doivent répondre, la République juste et fière. Elle répond à des valeurs : souveraineté du peuple, indépendance de la nation, justice sociale, refus de la marchandisation du monde, respect de nos concitoyens donc refus de l'immigration incontrôlée. Le refus de l'immigration à tout va n'est d'ailleurs pas autre chose que le refus de réduire les valeurs des hommes et des peuples à leur valeur marchande. Il ne suffit pas de dire que l'on est contre la société de marché et pour l'économie de marché (pourquoi pas pour le développement de l'automobile et contre les embouteillages ?). L'économie du tout-marché conduit à la société de marché. C'est d'une économie avec marché mais libérée de la dictature du marché dont notre peuple a besoin. »

En écoutant *Brouillard dans la rue Corvisart* de Dutronc et Hardy, comment ne pas être frappé par un climat de poésie dont la chansonnette à la mode nous a déshabitué. Ce qui est à craindre, c'est que de telles mélodies ne soient un jour tout simplement plus audibles.

Un admirable article de Gilbert Comte se lit dans le Dossier H consacrés à *Dominique de Roux* (L'âge d'homme, 1997). A propos de cet écrivain, G. Comte écrit : « Sur les bons textes, il s'émerveillait à l'instant, avec toujours cette aptitude si rare de transformer en rires ses dégoûts comme ses admirations. En ce sens, il était la vie même, dans un perpétuel et joyeux

jaillissement ». Toujours dans le Dossier H, *Dominique de Roux* se trouve une très éclairante lettre posthume de Jean-Michel Palmier. C'est un texte admirable d'honnêteté, d'absence de flagornerie, de lucidité et d'affection vraie. Jean-Michel Palmier, justement, évoque le *Grand Meaulnes* à propos de de Roux. Il y a au fond deux sortes d'hommes : ceux qui ont aimé le *Grand Meaulnes*, et les autres.

Guillaume Faye, *Pourquoi nous combattons* (l'Aencre, 2001). Il y a dans ce texte un sens réel de la densité idéologique, un beau titre, et même *certain*s points de vue pertinents. Beaucoup d'atouts pour séduire dans la droite radicale. Mais le fond des choses, n'est-ce pas pour Guillaume Faye cette idée que la radicalisation est toujours nécessaire, que le pire est toujours à souhaiter, que n'importe quelle intensité vaut mieux que n'importe quelle paix (comme si la paix ne pouvait pas être dense) ? « Le XXI^e siècle sera un siècle de fer et de tempêtes » dit G. Faye. A vrai dire tous les siècles ont été durs. Je crois qu'il y a de la dignité, mais aussi du courage à ne pas souhaiter la guerre, et notamment la guerre civile, et à considérer que l'ordre, la fermeté, l'autorité peuvent précisément la prévenir. C'est affaire d'idéologie dominante ? De fait. Mais lutte-t-on pour changer l'idéologie dominante par l'affirmation de la beauté et de la possibilité d'autres valeurs – le sens de l'effort, le goût du devoir, l'appétance pour servir, la fidélité à la parole donnée – ou par le catastrophisme ? Très curieusement, le pessimisme de Guillaume Faye rejoint celui des derniers mots de Jean-Toussaint Desanti sur les risques forts d'insurrections de la faim et de la misère. Mais le courage c'est de considérer que le pire n'est pas fatal et de faire en sorte qu'il ne le soit pas.

« Entre le pénis et les mathématiques il n'y a plus rien » disait Louis-Ferdinand Céline. C'est-à-dire qu'entre le travail des concepts et le sexe, il ne resterait rien.

Devise de Villiers de l'Isle-Adam : *va outre !* Double commandement. Va au-delà, dépasse-toi, mais aussi, passe outre les mesquineries et petiteses.

A propos de l'écriture légère des hyperthyroïdiens. Écriture « exténuante par à-coups » (Hubert de Champris) et qui est en même temps « surconsciente ». Comme l'écriture aphoristique. Ainsi chez Matzneff. « Il est notoire, poursuit Hubert de Champris, que les grands sensitifs sont aussi doués d'un esprit logique intraitable : la fulgurance des sensations y côtoie la précision et l'intransigeance de la pensée » (*Nouvelle Ecole*, 46, 1990).

Le Général Guderian, dont de Gaulle semblait partager les conceptions militaires, avait pour mot d'ordre : « Ne vous occupez pas des ailes ». C'est valable uniquement à l'offensive *et* dans un déroulement rapide de celle-ci (cf. la percée de Sedan). Autrement, quand on ne s'occupe pas assez des ailes, c'est Stalingrad (encerclément par les ailes des assaillants).

Jacques de Bourbon-Busset dit : « On n'arrive jamais à faire mourir en soi celles ou ceux à qui on a été uni ».

Louis Calaferte : « Je ne suis pas pessimiste, mais mortimiste. Un mortimiste c'est quelqu'un qui a une forte conscience quotidienne de la mort » (cité de mémoire). Ce qui gagne aujourd'hui ce n'est sans doute pas le pessimisme contre le mortimisme mais tout simplement une forme d'infra-vie qui évacue tant la question de la mort que celle du « Où vont les choses » ; ce qui gagne c'est un présentisme sous le couvert du

“bougisme” (Pierre-André Taguieff a écrit des choses fort intéressantes là-dessus).

Céline : « On écrira en style télégraphique ou on n'écrira plus ». Pourquoi pas si le style télégraphique est concis et précis. Hélas, il est souvent bref et flou : un comble. Le bref doit être mis au service du net. Ce qui n'est pas toujours facile !

Il se trouve une très belle photo de Louis Calaferte dans *L'aventure intérieure. Entretiens avec Jean-Pierre Pauty*, (Julliard, 1994) : à Bordeaux, en 1987, au Festival du livre. Surprise : en regardant bien, Louis Calaferte ressemble à Pasolini.

Dans *Droit de cité*, Calaferte définit la massification comme un « impératif conduisant inmanquablement à 1) la banalisation du médiocre 2) la légitimation du médiocre 3) la glorification du médiocre ». C'est bien vu.

Calaferte dit : « Il n'y a que des impuissants pour assister à des spectacles comme les corridas ». Hum. Pas si sûr. Et pourtant Calaferte n'était pas insensible aux propos - et sans doute au style - de Montherlant, dont il vante par exemple le *Fichier parisien*, Montherlant que l'on sait amateur de corrida.

Andréï Tarkovski note : « Celui qui trahit une seule fois ses principes perd la pureté de sa relation avec la vie ». C'est

précisément pour cela qu'il faut choisir ses principes avec discernement.

Boris Pasternak remarque : « L'homme est né pour vivre et non pour se préparer à vivre ». Quand on pense aux salauds qui ont voulu « apprendre » le communisme aux peuples, aux architectes qui ont voulu lui « apprendre » à habiter (des grands ensembles inhabitables), et aux Américains qui veulent « apprendre » la démocratie à tout le monde, on comprend l'actualité de Pasternak.

Louis Calaferte indique : [il faut] « Savoir plutôt que comprendre ». Certes. Et il faut sentir plutôt que savoir.

Février 2002. Jonas Savimbi est mort. Il est mort comme un lion, se défendant jusqu'à son dernier souffle. Dominique de Roux aurait été fier de son ami.

2 mars 2002. C'est un sûr signe de médiocrité que l'engouement pour les *hussards* (littéraires). Encore plus, bien sûr, s'agissant des « néo-hussards ». Les *hussards* concernent au demeurant des oeuvres littéraires qui n'ont quasiment rien en commun. Dominique de Roux écrivait : « Tu vois, ce que vous avez appelé les Hussards n'était que la conjuration des ombres conjurées d'une écriture perdue avec Drieu, Céline » (...) « Elle s'est donc perdue mélancoliquement, la génération de Nimier, dans le dandysme politique et l'alcool, finissant par écrire des livres pour les rombières qu'ils adoraient ». Conclusion : s'il est plus agréable d'écrire du bien de certains que du mal de certains autres, étant entendu, comme dit Chateaubriand, qu'il faut économiser son mépris compte tenu

du grand nombre de nécessiteux, il faut aussi dire du mal des médiocres. Par respect pour les autres.

L'Universaliste, qui est un petit bulletin non conformiste, constate l'échec du sionisme : l'Etat-nation juif est malade, même si l'armée israélienne est forte. La création d'un Etat-nation palestinien serait un nouvel échec du nationalisme israélien. « Il y a pourtant des solutions que proposent des militants, même juifs israéliens et qui sont occultées par nos alternatifs ; il s'agit de renouer avec les vieilles propositions autrichiennes de Renner ou de Coudenhove-Kalergi, *en séparant l'Etat de la nation*, voire la citoyenneté et l'ethnicité, comme le propose plus récemment l'Israélien Michel Warschawski dans *Israël-Palestine, le défi binational* (Textuel, 2001) (...) ». (*L'Universaliste*, février 2002, BP 25, 75622 Paris cedex 13). Dans le même registre de réflexion, on peut lire « un point de vue sur la question palestinienne » émanant d'un libéraire israélien et publié dans *Courant alternatif* (février 2002) : « La seule issue souhaitable pour la situation actuelle en Israël-Palestine est la création d'un seul Etat sur le territoire de la Palestine historique, où toutes les personnes vivant aujourd'hui sur ce territoire ainsi que tous les réfugiés palestiniens qui choisiront d'y revenir seront citoyens ».

« La vérité n'est pas au bout du cerveau, mais au travers, comme une balle » (Hubert Haddad).

Charles Burchfield : ce peintre « réaliste » américain donne une étrangeté à la familiarité apparente des paysages américains, et particulièrement des paysages urbains, une étrangeté dans la proximité qui exclut tout « pittoresque ». Ce qui en fait un peintre lovecraftien.

En musique, J-S Bach contient tout et irradie tout. De même,
A. Dürer en dessin.

Frédéric Schiffter a écrit *Sur le blabla et le chichi des philosophes*, PUF, 2002. Dans sa préface, Clément Rosset explique que la thèse de F. Schiffter est que, contre la réalité irréaliste, fondée sur l'Idée ou l'Etre, la réalité réelle est « celles des phénomènes et des apparences ». Chichi et blabla ne sont pas du même ordre. Le chichi décrit le réel ; il mégote avec les choses qui sont là, sur la table. Le blabla recherche les « essences » ; il s'inquiète de savoir quel est le réel agissant qui se cache derrière le (vulgaire) réel agi. Inutile de dire que, selon F. Schiffter, et selon Rosset, et selon moi, c'est cette recherche elle-même qui est vulgaire. « Vivre c'est faire bref » écrit Schiffter. « Je n'ai pas le temps d'apprendre à vivre et à mourir » note-t-il en ce sens - phrase qui se comprend à la lumière de celle de Boris Pasternak : « L'homme est né pour vivre et non pour se préparer à vivre ». Comme un homme qui ne se raconte pas d'histoires, Frédéric Schiffter écrit encore : « L'idéal d'une vie heureuse paraît aussi crédible et aussi rassurant que celui d'une "guerre propre" ».

6 mars 2002. « Je suis de droite et de gauche, pour l'ordre et le progrès, pour la droiture et la justice ». Ainsi parle Jean-Pierre Chevènement. Max Gallo dit de son côté qu'il faut « transcender l'opposition gauche droite habituelle » (...) « exalter des valeurs classées à gauche comme la justice sociale, l'égalité, la laïcité, les services publics » et des valeurs classées à droite comme la « transmission du sens de l'effort, du sens du travail, de l'école, de la famille » (*Le Monde*, 6 mars 2002). Ne boudons pas notre plaisir.

Nous sommes quelque uns à ouvrir des chemins de haute montagne. Nos traces seront, à d'autres, utiles. « Ce recours et ce secours, voilà la solidarité humaine dans ce qu'elle a de meilleur » écrit Montherlant.

Pascal Fouché, *Céline. Ca a débuté comme ça*. Découvertes Littérature, Gallimard, 2001. Si l'iconographie d'une richesse exceptionnelle, le texte lui-même est éclairant. En annexe, un article de Céline en mars 1933, *Pour tuer le chômage, tueront-ils les chomeurs ?* : « Devant les hommes toujours, la même question se pose : s'ennuyer ou pas ? ».

8 mars 2002. C'est la journée des femmes. Cela en évoque une autre. Berlin, mars 1943. Des allemandes « aryennes » réclament et obtiennent la libération de leurs conjoints juifs. Impressionnant, la persévérance et l'espérance féminine.

A quoi pensent les femmes pendant l'amour ? Paul Morand émettait l'hypothèse : à leur prochain chapeau ? A un sac à main ? Plus sérieusement, ce qui rapproche les hommes des femmes, c'est notre commune animalité. Ce qui nous sépare des femmes, c'est la parole (la communication verbale est toujours inférieure à la communication non verbale).

Morgan Sportes : « Rien ne s'oublie plus vite qu'une belle nuit d'amour ». Et quand c'est le contraire ? C'est là que commencent les soucis.

Le génie des titres de Gabriel Matzneff : « Le sabre de Didi », « C'est la gloire, Pierre-François ! », ... Matzneff est toujours exact et plante ses titres « au milieu du monde ».

Chacun connaît le mot de Nietzsche : « Tout ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort ». On connaît moins la « réponse » de Montherlant qui est, en substance : « A force d'être blessé on finit par mourir » (ce qui peut aussi s'énoncer : tout ce qui ne nous tue pas nous rend plus mort). Les deux ont raison ; les choses qui nous blessent ne sont pas forcément, en apparence, les plus meurtrières. Et telle blessure nous aide à hiérarchiser les autres.

« (...) si dans mes livres j'ai toujours parlé avec respect de la peur, j'y ai craché plus d'une fois sur l'espérance, par un sentiment de gloire qui voulait défier la réalité. Crachats que j'essuie aujourd'hui » (Montherlant). A chaque âge de la vie, il faut faire un retour et une réévaluation de ce qu'on a pu dire et vivre. Avoir une pensée toute entière en spirale, en retour sans marche arrière, en réappropriation et en nouveau développement du vivre.

Une définition de François Mitterrand par André Rousselet : « François Mitterrand était un honnête homme du 17^e siècle corrigé par les romantiques du 19^e » (in Pierre Péan, *Dernières volontés, derniers combats, dernières souffrances*, Plon, 2002).

Charles Hoareau, dirigeant marseillais du Comité des chômeurs CGT se présentera aux législatives de 2002 sous l'étiquette *Rouges vifs*. Je me réjouis du renouveau, hors d'un PCF moribond par auto-trahison, d'une extrême gauche

anticapitaliste, alors que les stratégies des grands groupes multinationaux sont de plus en plus contraires à ceux d'une économie au service des peuples. Exproprions les multinationales !

Curzio Malaparte. Ecrivain majeur. Fasciste puis antifasciste. Provocant, manipulateur et sincère à la fois (De même que Céline est à la fois geignard à gifler *et* pathétique). Malaparte s'était fait construire une maison étonnante, face à la mer, maison maintes fois transformées. Un ouvrage absolument superbe fait le point sur l'homme et sa maison, et sur ce que l'un dit de l'autre. Pureté des lignes de la *casa Malaparte*, discipline de la construction, sublime du site, démonstrativité de l'architecture sans la monumentalité fasciste. Cette construction de l'ordre d'une « beauté convulsive » (André Breton) est si personnelle qu'elle est presque autobiographique. Loin du « modernisme réactionnaire », selon l'expression de Jeffrey Herf concernant le national-socialisme allemand, nous sommes en présence, avec la maison de l'auteur du *Soleil est aveugle* (un des plus beaux livres sur et contre la guerre) d'un futurisme a-rationaliste et ainsi postmoderne (Michael McDonough, *La Maison Malaparte*, éd. Plume, 1999, disponible librairie Artazart, 83 quai Valmy 75010 Paris).

Parmi les aspects les plus antipathiques du fascisme italien, il y a le livre d'un dignitaire fasciste de la fin des années trente, dont je n'ai plus le nom ni la référence, mais que j'ai eu entre les mains et qui s'exclamait sur la modernité des bombardiers et des mitrailleurs italiens décimant du haut du ciel les combattants éthiopiens. Atroce.

« On devient ce qu'on imite ». Ce propos de Platon en dit long. Le masque que l'on porte c'est *aussi* notre vérité. Belle critique de l'idéologie de la transparence.

« On écrit pour oublier. Comme on boit », note Patrick Besson. Pour oublier quoi ? Non pas tant ce qui fait mal que ce qui cache ou brouille la lumière. On écrit « pour supprimer le flou », comme l'a remarqué un jour Julien Gracq.

« La France ne se résume pas à un casier judiciaire. On ne peut s'intégrer qu'à ce qui est aimable, et pour être aimable, il faut s'aimer un peu ». Voilà dans ses grandes lignes le message de Finkielkraut dans *L'imparfait du présent*. Un message perçu comme culturellement « de droite » donc insupportable par les médias qui font la mode.

Voici une définition de la gauche par un ami socialiste : « Pour moi, la gauche c'est de considérer que le propre de l'homme c'est la primauté de la culture sur la nature. Et c'est ce qui me sépare des écologistes » poursuit-il. Mon objection est : « Si l'écologie c'est considérer que l'homme n'a pas tous les droits, je suis partisan de l'écologie ».

« La galanterie, cette qualité qui se situe au delà de la politesse mais en deça du ridicule » (Frédéric Vitoux).

Le sociologue Jean-Pierre Le Goff me paraît très proche d'Alain Finkielkraut mais aussi de Tony Anatrella dans son analyse de l'état de notre société. Pour J-P Le Goff la perte des repères et des normes est ce qui crée la souffrance sociale,

souffrance dont *ceux qui ont encore des repères sont les premières victimes*. « La thématique révolutionnaire de la rupture a changé de camp : elle s'intègre désormais à l'idéologie de la modernisation. C'est l'adaptation par elle-même qui est révolutionnaire » (*La démocratie post-totalitaire*, La Découverte, 2002). La récupération de la thématique du changement par les promoteurs et les bénéficiaires de la marchandisation du monde est le fait majeur des 30 dernières années. C'est ce qu'avait bien vu aussi Pierre-André Taguieff dans *Résister au bougisme*.

17 mars 2002. C'est une très triste histoire que celle de l'assassinat de Guy-Patrice Bègue. C'est aussi au fond tout un symbole. Ce père de famille est mort en essayant de défendre son fils contre des racketteurs, agressé par une bande de dizaines de jeunes, roué de coups par ceux-ci après avoir été mortellement blessé. Il y a, oui, tout un symbole dans le face à face entre cet homme modeste, d'origine réunionnaise, artisan peintre se levant tôt tous les matins et des canailles ne sachant ce qu'est le travail, vêtus d'habits « de marque » représentant des journées et des journées d'un travail honnête mais dans leur cas facilement acquis au prix de quelques trafics. On peut aisément imaginer que les jeunes délinquants déjà fichés par la police pour des larcins et violences « moins graves » avaient payé moins d'amendes - et très certainement aucune - que l'honnête travailleur occasionnellement mal garé devant un de ses chantiers. N'en doutons pas : cet assassinat est le signe d'une perte monstrueuse des repères et des respects sociaux de base. A force de complaisance et même de renchérissement envers l'idéologie dominante, celle des ayants-droits, droit au logement sans travailler, droit à la came, droit au « RMI jeune », nous sommes dans une société de créanciers où ce sont les honnêtes gens qui sont débiteurs des crapules, des prébendiers, des parasites.

Roselyne Bachelot, qui est à la tête de l'équipe de campagne de Chirac, est plutôt favorable à l'adoption d'enfants par les homosexuels. Quitte à être dans l'idéologie des droits, c'est-à-dire dans l'idéologie du « il est interdit d'interdire », on pourrait tout de même se poser la question du droit des enfants de ne pas vouloir être adopté par un couple homosexuel.

Le doux mot d'incivilité. Voler, violer, racketter, ce n'est pas une incivilité, ce n'est pas un simple comportement « non citoyen », c'est de la crapulerie, c'est de la lâcheté, c'est de l'ignominie. Il y a 60 ans un « jeune » comme le fils de Jean Prévost - 15 ans - était avec son père dans le maquis. Maintenant pour « s'affirmer », 40 jeunes tabassent à mort un homme isolé.

Maison isolée sur un étang, d'Albrecht Dürer. Quand un tableau ouvre à la vision de la totalité du monde.

Lao Tseu dit : « Quand la vie veut sauver un homme elle lui envoie l'amour ». Encore faut-il être capable de l'accueillir.

L'extrême plaisir qu'il y a à retrouver des constantes anthropologiques. Vous ne confondrez pas un des vos amis congolais - ou colombien, ou mexicain - avec un voisin de la même origine. Mais une communauté subtile de traits, d'attitudes vous frappera. C'est une des beautés du monde que l'existence de ces types humains variés, de ces types raciaux qui, loin d'uniformiser, singularisent les individualités même.

On doit à Pascal Bruckner *Misère de la prospérité. La religion marchande et ses ennemis*, Grasset, 2002. Dans une belle langue qui est la condition même de l'honnêteté de la pensée, P. Bruckner critique moins le capitalisme que l'économisme. Critiquer le capitalisme comme effet (d'une mentalité) plutôt que comme une cause : rien à dire contre cela. On ne peut être anticapitaliste sans critiquer l'économisme.

« Potage idéologique ». C'est ainsi que Pierre-André Taguieff dans son ouvrage aussi touffus que confus *La nouvelle judéophobie* (Mille et une nuits, 2002) qualifie les thèses de Michel Warschawski (*Israël-Palestine. Le défi binational*, Textuel, 2001). Selon ces thèses, afin de mettre vraiment fin au conflit actuel, un Etat binational israëlo-palestinien devrait voir le jour sur tout le territoire de l'ancienne Palestine. On peut discuter de ces propositions ; ainsi, comme le dit Taguieff, ce « projet supposé salvateur de la société plurinationale (...) ne diffère guère que par le nom et quelques inflexions de la société pluriculturelle, ou multicommunautaire » (p. 220). Un projet qui a toujours aboutit à des échecs, dit Taguieff. Mais on doit remarquer autre chose : ce point de vue de Taguieff ne diffère guère, transposé d'Israël à la France, de celui des « racistes » de *Terre et Peuple*, ceux qu'a exclu Mégret en 2001, pour qui le développement séparé des ethnies est la seule solution. Il est décidément attristant de voir P-A Taguieff régresser au niveau des pauvres thèses pseudo-géopolitiques de M. A. Del Valle et caricaturer en outre l'idée d'un découplage entre nationalité et citoyenneté. Pour ce qui concerne un certain nombre d'entre nous, nous n'avons pas indiqué tout ce qui nous insupportait dans l'extrême droite française et ses vieux démons conspirationnistes pour nous retrouver du côté de l'extrême droite israélienne.

25 mars 2002. Une déclaration du gouvernement britannique. La Grande-Bretagne est prête à lancer une attaque nucléaire contre l'Irak, même sans décision des Nations-Unis. L'abjection.

Mi mars 2002. La difficulté d'obtenir des parrainages à l'élection présidentielle française écartera peut-être, ou peu s'en faudra, des candidats dont chacun pense ce qu'il veut, mais qui sont tout sauf fantaisistes. Comme le dit Alain Madelin, il serait extravagant qu'il y ait trois candidats trotskistes et que Jean-Marie Le Pen ne puisse être candidat. Pourquoi pas un parrainage multiple de plusieurs candidats par les maires sachant qu'il ne s'agit pas pour eux de soutenir un candidat mais de délivrer une attestation de représentativité ? ou pourquoi pas un parrainage par 50.000 ou 100.000 citoyens ?

18 mars 2002. J'apprends la mort de mon amie Anna Posner. Je l'avais vu pour la dernière fois le 30 janvier 2001. Elle n'est pas des personnes que l'on oublie. Cette femme d'une grande générosité humaine et d'une grande culture ne manquait pas de rappeler l'attachement qui la liait tout particulièrement à Alain de Benoist et à Michel Marmin. Elle m'avait raconté qu'à Auschwitz elle chantait : « Ah ce qu'on s'emmerde ici ... ». C'était une figure du courage, et c'était une figure de l'élégance morale.

Jean Coin écrivait il y a trente ans un livre plein de vigueur, de culture marxiste et historique, et de sens du débat : *J'en appelle à 100.000 hommes. La crise du P.C et la révolution manquée*, Plon, 1969. Il n'y a plus de public pour un tel livre. Ni à gauche ni à droite. Il écrivait avec justesse : « Par sa passion révolutionnaire, sa conception de la démocratie directe, sa qualité humaine, Blanqui est la plus belle figure du

communisme français au XIX^e siècle » (p. 249). Auguste Blanqui, présent !

Radio courtoisie. 25 mars 2002. Henry de Lesquen, du Club de l'Horloge, donne comme exemple de ce que nous vivons une époque violente ... le démontage d'un Mac Do par José Bové. J'objecterais volontiers : et un paysan ne pouvant plus vivre de sa terre, tué par la politique agricole productiviste, n'est-ce pas infiniment plus violent ?

4 novembre 1944. Les Allemands reprennent la petite ville de Goldap en Prusse Orientale, auparavant occupée quelques temps par l'Armée Rouge. Les femmes ont été clouées vives sur les portes des granges, les hommes exterminés. Quarante prisonniers français ont aussi été tués.

Les Montagnards de la Révolution avaient instauré un salaire maximum. L'idée d'un revenu maximum est plus actuelle que jamais, elle est la condition d'une solidarité sociale retrouvée. Pourquoi pas un salaire maximum qui ne saurait dépasser dix fois le salaire minimum ?

Signes des temps. De plus en plus de gens circulent dans le métro bondé avec leur sac à dos en position de randonneur et sans s'en délester un seul instant. Et un inévitable lot d'hallucinés à roulettes, tous les dimanches, privatisent la ville en s'accaparant l'espace public sans le moindre souci de respect des autres usagers (Alain Finkielkraut aborde de son côté judicieusement cette question du vandalisme de l'espace public par des pseudo-babacool et autres bo-bo, dans *Le Figaro*, 8 août 2000).

S'agissant de la question de l'architecture dans le monde d'aujourd'hui, l'architecte Patrick Berger remarque : « Il y a quelque chose d'incontournable aujourd'hui, c'est la perte du récit, d'un récit propre à une communauté de pensée, la perte de ce qui produit le style d'une époque. Il n'y a plus que des nostalgies et des architectures qui représentent des histoires personnelles. Cela produit un exhibitionnisme, une effervescence de sens qui ne peuvent être saisis sans la connaissance de l'intimité de l'architecte, et au bout du compte une ville qui n'a plus la qualité de la décence » (« Patrick Berger, architecte du silence », entretien avec Jacques Lucan, *AMC*, 9, octobre 1985).

2 avril 2002. Toujours fin, toujours subtil, toujours courageux et toujours roboratif : le grand Jean Dutourd (*Dutouriana*, Plon).

Lecture. *La débacle allemande*, de Jürgen Thorwald, Stock, 1965. Justesse de ton, équité, refus des simplifications outrancières : quelle différence entre ce livre et la masse de ce qui est aujourd'hui publié, et publiable. C'est que l'histoire était encore imprégnée - 20 ans après la fin de la guerre - d'un sentiment du réel. Il s'agit maintenant, bien plus longtemps après, de se fabriquer une mythologie. Si encore il s'agissait d'une belle mythologie !

Céline à Elie Faure : « Vous parlez femmes et Midi ». Ce qui veut dire: parlez Nord, ce serait parler homme. Et parler Midi c'est parler femmes. De là naît l'idée de la possibilité d'une géographie des directions de sens. Le Nord c'est le tragique et la solitude et le froid mais aussi la lumière. Le Sud c'est la masse et la chaleur, et aussi le grand obscurcissement. Le

grand soleil est au nord, et les décisions tranchées, et le suicide, mais la vie est au sud et les femmes et plus que les femmes la sexualité même, polymorphe, au sud encore. Est et ouest maintenant. La mort est à l'ouest - l'Occident comme déclin -, car ce qui se couche est à l'ouest. La naissance est à l'est, dans les profondeurs continentales. Plus on s'éloigne de l'ouest, plus la terre s'épaissit, plus la vie est rude, et plus on se rapproche de l'origine, mais celle-ci ne se laisse jamais saisir, alors qu'à l'ouest, on atteint la mer. C'est-à-dire qu'on atteint la mort. La mort est la seule certitude, mais c'est pourtant proche de la mort, proche de la mer, que plus douces sont les conditions de vie. Que plus douce est la vie vers sa fin.

Reparlons de Louis-Ferdinand Céline. Philippe Alméras note que, dans le *Céline* de Maurice Bardèche, ce dernier s'interroge sur l'effet qu'a pu produire le port de l'étoile jaune par les Juifs sur l'auteur de *Bagatelles*. Il est vrai que Bardèche parle de Céline avec des pincettes. A l'évidence il ne l'aime pas. Plus encore, mon intuition est qu'il le méprisait – non pas l'écrivain, qui est sans conteste important, mais l'homme.

« Les choses, comme les êtres, se touchent par le bord de leur ventre, tangentiuellement » (Jarry).

Sur l'architecture. « (...) l'architecture est rentrée dans le processus de disparition (différent de la perte de l'“aura”) qui atteint les arts comme expression de l'être des choses et de la société. Passée du côté de l'effectuation technique (dans le construit) et de l'hyperréalité sociale (par voie médiatique), elle participe de l'oubli de la dimension vitale de la mort, de cette occultation de plus en plus acceptée du “crime commis en commun” (Freud) sur lequel repose la société » écrit François Séguret (*Masse mémoire fiction. L'architecture a*

perdu son ombre, Sens et Tonka, 2002). De fait, ce qu'incarne une oeuvre, ce qu'elle manifeste, indépendamment de son caractère original ou non, est de moins en moins la question. Comme l'avait remarqué Léon Krier, le « kitsch » est devenu « le phénomène culturel le plus important de l'ère industrielle ». Le « kitsch » est la forme nouvelle d'un temps où il s'agit de *ne rien signifier* d'émotionnellement intelligible ; il est l'art de ce que le critique d'architecture Reyner Banham appelle une « modernité sans idéologie ». « Qu'est maintenant pour nous la beauté d'un monument ? Ce qu'est un beau visage de femme sans esprit : une sorte de masque » écrivait Nietzsche (*Humain, trop humain*).

La sidérante capacité des hommes à traiter de salopes – hors la dimension de jeu – les femmes qui s'offrent à d'autres qu'eux (ce qui pourrait amener un jeu de mot facile). Volonté de détruire de qu'on ne peut obtenir ? Les analystes pourront en disserter longtemps. Surtout dans la mesure où les femmes font rarement de la sexualité un but en soi : elles sont prêtes à faire l'amour par goût de l'amour tandis que les hommes sont (au mieux) prêts à aimer par goût de faire l'amour.

Conversation entre Daniel Karlin et Catherine Millet dans *Télérama* (20-26 avril 2002). Pour Catherine Millet, la sexualité, et le plaisir, sont dissociables de l'amour. Pour Daniel Karlin « cette dichotomie n'a aucun sens ». Selon lui, dès qu'il y a sexualité il y a de l'amour. La vérité est sans doute plus complexe : il y a une psychopathologie de la sexualité, c'est-à-dire qu'il existe des rapports aux autres suffisamment distors pour que les rapports sexuels le soient aussi. A l'inverse, pour certains êtres, tout est grâce. Y compris bien sûr pour des partouzeuses ou des putes. En tout état de cause, la finalité de la sexualité n'est pas forcément de trouver l'orgasme, comme le remarque justement Catherine Millet notant : « en écrivant, j'ai réalisé par exemple que je m'étais

dégagée de l'obsession de devoir trouver le plaisir ». La finalité de la sexualité est d'établir des rapports humains. Allons plus loin : c'est avant tout une forme privilégiée - et particulièrement forte - du lien social.

21 avril 2002. Jean-Marie Le Pen est au second tour des présidentielles. Journalistes et hommes politiques des partis éliminés du second tour ne cessent de discourir, en toute complicité, sur les « responsabilités » de chacun face à cette « tragédie ». Belle illustration de l'existence d'une classe politico-médiatique qui confisque le débat, le pouvoir, qui dit quelles sont les opinions légitimes et quelles sont celles à délégitimer, à ridiculiser, à criminaliser. On constate que le patronat a demandé à rencontrer tous les candidats de Madelin à Hue, mais pas Le Pen qui a fait un score 4 ou 5 fois supérieur. Il faut d'ailleurs constater aussi que cet ostracisme renforce J-M Le Pen : beaucoup de gens, sans être convaincu de la pertinence des solutions qu'il propose ne supportent pas cette exclusion au nom de « la lutte contre l'exclusion », ce « racisme » antilepeniste qui fonctionne selon le schéma : caricature des hommes et des idées, refus de dialogue, animalisation, appel à la liquidation physique, culpabilisation de tout point de vue nuancé comme complice, etc. A-t-on bien compris aussi le rôle des propositions lepenistes d'une véritable République référendaire ? A t-on vu aussi que la droite avait tenté de créer un Parti Unique avec « l'Union en mouvement » (sic) tandis qu'à gauche le P.S est devenu aussi un parti unique - le P.U de la gauche (depuis la liquidation du P.C par Robert Hue). Notons une autre question de fond : le nombre des électeurs dont le candidat ne sera pas au second tour n'a cessé de croître : 56 % en 1995, 63 % en 2002. Il faut certainement, entre autres réformes, envisager, pour que les élections présidentielles ne connaissent pas une abstention croissante, de permettre, ainsi, le maintien au second tour, non pas seulement des deux premiers candidats arrivés en tête, mais de trois ou de quatre, celui obtenant le plus de suffrages devenant président. Cette fin du bipolarisme

limiterait le mimétisme affadissant actuel et favoriserait un vrai débat entre projets.

28 avril 2002. Maurice Lévy, Président de *Publicis* indique : « Il faut laisser la communication à sa place ; Lionel Jospin aurait certainement fait un meilleur résultat en étant lui-même avec ses qualités et ses défauts plutôt qu'en écoutant ses conseillers en communication ». Certainement.

Vieillir, c'est restreindre, et s'est *se* restreindre. C'est restreindre le champ de ce à quoi on tient. Ce n'est pas rétrécir l'espace de la vie - qui au demeurant se rétrécit suffisamment par elle-même -, c'est choisir ce qui compte vraiment. C'est ensuite tenir plus serré *cela qui importe*. C'est faire mourir à l'avance ce qui gagne à mourir à temps sans quoi l'élégance y perdrait.

La mère de Brasillach aimait à dire : « Le dernier mot de la morale reste l'allure ». La mère d'un ami, chrétienne, ne demandait à Dieu qu'une chose : « Seigneur, donnez-moi la force de faire ce que je dois ».

A l'ère du machinal et du mondialisé, le politique, en Occident (l'Occident c'est l'Europe en tant qu'elle se meurt), régule les affects collectifs et co-produit de contre-affects afin d'éviter le surgissement des conflits. C'est en ce sens que le politique prend inévitablement la forme du système politico-médiatique (lire en ce sens Alain Gauthier, *Désastre politique*, éd. Léo Scheer, 2002).

« Tout est truqué dans le monde contemporain, et cependant on s'y blesse » (Montherlant, *Le treizième César*).

Cet homme qui revient à ses heures, et dont la présence ne cesse de gagner en puissance d'évocation, qui dit le tout de la lumière, et le tout de la misère, et en cette clarté d'abîme, qui dit du monde l'extrême tranchant, et l'extrême coupure, et la blessure même. Cet homme : Léo Ferré, qui ne cessera de nous être fidèle.

« Tenir un journal relève d'une activité de basse police et d'indicateur » écrivait Jacques Perret. C'est malheureusement vrai pour une grande partie des personnages actifs en ce domaine.

« Il faut savoir regarder le néant » écrit Aragon. Plus dur : se laisser regarder par le néant.

« Il faut sortir de la gueule du loup par la gorge du loup » écrivit un jour l'écrivain Yves Navarre.

« La vie est un drame, c'est sa seule noblesse », écrit Xavier Patier (*Le démon de l'acédie*, roman, La Table Ronde, 2001). L'acédie a été décrite par Evagre le Pontique qui la considérait comme « la dernière bataille » du chrétien, c'est-à-dire l'ultime bataille. Mais la lutte contre l'acédie commence par le refus de sa sur-évaluation. En d'autres termes, pas de pathos : décrire des symptômes, c'est déjà presque s'en délivrer. Car toute description est un travail, et tout travail est anti-acédique.